



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

MODES.

DEPUIS l'ouverture de la chasse, les salons de campagne, les nobles châteaux, les jolis *cottage*, les élégantes *villa*, enfin toutes ces habitations champêtres que chacun se plaît à qualifier d'un nom étranger, ou d'un titre ressaisi à d'anciens souvenirs, ont changé d'aspect et de coutumes. Le jour, les femmes restées seules à leur musique, leur lecture, ou leurs travaux d'aiguille, se contentent, pour tout frais de toilette, de nouer leurs peignoirs de jaconas, jeter sur leurs cheveux un petit bonnet de mousseline brodée, et laisser leur pied libre dans une jolie pantoufle. Le soir, la rentrée des chasseurs montre cette société sous une nouvelle décoration. Les toilettes ont repris leur fraîche élégance, et l'esprit animé vient remplacer les sérieuses occupations du matin. On parle de tout, on se mêle de tout; les femmes initiées à ces principes que, pour

plaire aux hommes, il faut s'occuper d'eux, et toujours aborder leur intérêt personnel, écoutent en souriant les récits des mille trophées de la chasse, et accordent leurs bravos à l'adresse d'un chien ou à l'agilité d'un lapin; puis les bougies s'allument, et éclairent un repas recherché où l'appétit des chasseurs tient lieu de galanterie et d'amabilité, jusqu'à ce que, ranimés par les libations et le repos, les convives reprennent une conversation qui peut servir de revue à tout ce que la mode permet d'approprier à la chasse.

C'est ainsi que nous savons que la tenue d'un chasseur de bon ton se compose d'une petite redingote de velours noir, à basques, et très-courte; les boutons jaunes sont à dessins en relief; pour coiffure, les seules casquettes de bon goût sont en velours noir, le fond est en côtes de melon, la visière en velours, un petit ruban moiré noué derrière en guise de boucle; elles s'appellent *hunting casquettes*,

c'est ainsi que sont celles des fashionables chasseurs d'Angleterre.

— Il se fait aussi pour la chasse des chapeaux gris à bords très-grands couvrant également la nuque et le front, et dont l'usage est préférable pendant les journées de chaleurs.

— Les fouets et les plus belles cravaches sont en corne de rhinocéros; les uns ayant dans la pomme un sifflet; les autres, un cachet. Les fouets de *chasse à tir* sont en cuir de Russie, noué, ayant pour tête de manche une tête de loup ou de chien, en or ou en ivoire.

— On trouve chez Brune (rue de la Paix) des selles destinées aux chasses. Celles pour la chasse à courre sont surtout très-recherchées par leurs commodités.

— C'est aussi chez Brune que se confectionnent les plus belles selles pour femmes.

— Quant aux fouets, cravaches et ustensiles du meilleur goût pour chasse, Verdier (rue Richelieu) possède une suprématie non contestée. Nous citerons particulièrement ses cravaches pour femmes: ce sont de petits modèles de luxe, de véritables bijoux: elles sont en soie de grenade tressée, ayant le manche terminé par une cornaline ou un joli cachet; d'autres cravaches sont noires, ornées d'une tête d'or disposée pour servir de lorgnon, ou bien terminée par une cassolette formée par une tête de chien. Il faut avouer que ces cravaches sont si jolies et si délicates qu'elles inspireraient peu de confiance pour dompter un cheval, mais rien n'est plus gracieux dans la main d'une jolie amazone.

— La même recherche se porte sur les cannes, dont quelques femmes cherchent à ressusciter la mode. Elles sont très-légères, en jonc ou en corne de rhinocéros, terminées par une jolie tête d'or; cette tête est ornée d'une belle agate, ou d'un écusson d'émail dans lequel on peut graver un nom; on peut y ajouter une petite chaîne d'or ou une ganse de soie.

Cette fantaisie n'est pas encore assez établie pour juger si elle deviendra une mode.

— Nous avons vu quelques femmes portant avec des amazones une espèce de petite casquette en velours noir, au lieu du chapeau d'homme si disgracieux pour la plupart des physionomies. Cette coiffure paraissait très-jolie, mais peut-être ne devait-elle son succès qu'à la jolie physionomie qu'elle ombrageait. Du reste, il semble étonnant que nous, si peu astreintes aux coutumes et à la fixité des modes, nous n'ayons pu encore nous affranchir de l'habitude de porter à cheval la coiffure d'un homme, tandis que tant de gracieuses inventions pourraient y être substituées avec avantage. Peut-être la nouveauté que nous annonçons est-elle un premier pas. Cette casquette avait la forme ronde et plate comme un fond de bérêt; la passe formait un bord de quatre doigts qui entourait également tout le tour; le tour de la tête était cintré par un velours bouclé sur le devant; une petite bride de velours passait sous le menton.

— Nous avons aussi remarqué beaucoup d'amazones portant de petits voiles en dentelle noire.

— Les gants d'une amazone doivent toujours être jaunes, soit en castor ou en peau de renne.

— Les poches redeviennent décidément sinon une mode, du moins un usage; beaucoup de femmes les ont adoptées aujourd'hui. D'abord, pour premier essai, on figura des poches sur le devant des robes, en marquant leur place par une broderie, une dentelle ou une petite garniture. Nous en avons donné, au commencement de l'été, le premier modèle exécuté par M^{me} Minette: première autorité dans nos modes, elle ne laissait point en doute le succès de cette innovation; aussi bientôt après l'imitation, vint la réalité. On plaça à quelques robes de fantaisie de petites poches qui en devenaient un ornement, puis on en apprécia l'utilité; enfin, au-



jourd'hui, à la plupart des robes on fait tout bonnement deux petites poches adaptées de chaque côté, et dont l'ouverture se trouve dans les plis du jupon, lorsqu'on ne veut point l'enjoliver par une garniture ou autre ornement. Sur des robes en soie on fait des poches garnies d'une ruche d'étoffe pareille à la robe. Nul doute qu'avant peu on vendra de petites poches absolument comme celles de nos grand-mères, et qu'on apportera beaucoup de recherches à la confection de ce nouvel accessoire de la toilette. Cela sera plus commode que d'avoir les poches tenantes à la robe, car alors il suffira d'en marquer de chaque côté l'ouverture.

— Nous avons vu une charmante robe en foulard, à grands dessins variés dans de vives nuances. Elle avait une pélerine dont la pointe de devant et celle du dos étaient prises sous la ceinture; deux autres pointes retombaient sur les épaules. Cette pélerine et son collet étaient garnis d'une dentelle noire, n'ayant que trois doigts de hauteur; le tour de la ceinture était également garni d'une dentelle qui retombait sur la jupe, et une double rangée de dentelle froncée marquait les poches de chaque côté du jupon. Cette robe avait aussi le bas des manches garni d'une manchette de dentelle noire.

— On continue à faire les manches extrêmement larges du haut. La seule nouveauté consiste dans les ornemens qui s'emploient pour les rendre étroites du bas. On la serre par des poignets placés à un doigt de distance depuis le coude, ou une quantité de petites coulisses. On fait aussi des manches toutes larges qui sont retenues au bas du bras par un revers qui retourne de la hauteur d'une main, et serre ainsi les plis de la manche; cela ressemble aux immenses poignets que l'on portait il y a quatre ans. La seule différence est que le revers est ouvert sur le côté comme un parement d'habit d'homme. Ce revers est quelquefois entouré d'une garniture froncée ou d'une dentelle.

LE TOMBEAU

De Cécilia Métella,

OU LA FOLLE DES RUINES.

Il s'abandonnait avec délices au vague enchantement du cœur, lorsque l'apparition soudaine d'un objet douloureux vint briser le charme de cette douce situation.

(Mme JOSEPHINE LERASSU.)

Un jeune Français, nommé Léopold de Belzunce, que de cruels chagrins avaient forcé de quitter sa patrie, était allé chercher quelque consolation sous le beau ciel de l'Italie. Arrivé à Rome, cette terre classique des beaux-arts, il admira les vestiges de la grandeur de cette ville qui peut à peine faire dire aujourd'hui, elle fut la reine du monde; il contempla, avec tout l'enthousiasme d'un homme qui sait apprécier les chefs-d'œuvre de l'art et du génie, ces hautes pyramides, ces arcs de triomphe, ces temples somptueux, débris superbes de l'antique cité qui gouvernait la terre du sommet de ses sept collines; mais l'aspect de la campagne, de la verdure si belle et si riante, et qui égaie toute la nature, rendait seul un peu de calme à son âme.

Un jour que, plus encore qu'à l'ordinaire, il se sentait subjugué par la douleur, et se livrait avec amertume aux regrets qui tourmentaient sa vie, fatigué du tumulte et du bruit de la ville, il chercha dans la solitude un soulagement à ses ennuis; il marchait machinalement, et, sans y songer, il arriva au tombeau de Cécilia Métella*. Les ruines de ce mausolée, hors des portes de la ville, vers la voie Appia, sont très-considérables encore;

* Fille de Crassus, lequel partagea le triumpvirat avec Pompée et César, et fut un des plus riches citoyens de Rome.

elles se nomment *Capo di bove*. Là il s'assit, et, pensant aux malheurs de la destinée humaine, au caprice de ce sort qui n'épargne ni la jeunesse, ni la beauté, qui frappe indistinctement tous les hommes, et les poursuit comme pour les détacher plus vite d'un monde qu'ils doivent quitter bientôt, il tomba dans une profonde rêverie, dont il fut tiré par les sons doux et harmonieux d'une flûte qui paraissait tout près de lui ; mais quelle fut sa surprise, quand il entendit se répéter dans toutes les ruines ces accords enchanteurs ? tout était musique autour de lui, et cette douce mélodie remplissait son âme d'un plaisir qui calma toutes ses agitations. S'oubliant lui-même, il resta plongé dans ce délicieux anéantissement jusqu'à la nuit, songeant encore au passé et l'embellissant de ces illusions mensongères qui s'effacent si vite, mais qui renaissent souvent pour nous consoler.

Curieux de connaître ce qui avait pu former cette musique harmonieuse, il parcourut les ruines, et aperçut bientôt un pâtre qui reconduisait son troupeau, et qui tenait encore sa flûte dans sa main ; il apprit de lui qu'il y avait dans ce mausolée un écho qui répétait les sons à l'infini, et qu'il venait faire paître son troupeau dans ce lieu, pour y jouir de l'effet enchanteur que produisaient ces sons, en se prolongeant et se répétant dans le lointain ; il ajouta qu'autrefois on y avait formé un écho artificiel qui répétait six fois, très-distinctement, un vers de Virgile, et servait à multiplier les cris des pleureuses qui suivaient toujours les parens..... La douleur a donc aussi son artifice !

A peine le pâtre finissait de parler, qu'une exclamation de joie se fit entendre dans les ruines, et bientôt une jeune fille d'une figure douce et intéressante se précipita au devant de Léopold ; ses cheveux sont épars, son air est égaré ; elle s'écrie, avec une volubilité extraordinaire : « Édouard, cher Édouard, *mio dulce*

amico, mio bene amato, je te revois. Ah ! je le savais bien, moi, que tu reviendrais retrouver ta pauvre Maria... Les méchants, ils voulaient me persuader que tu m'avais abandonnée... En vain les jours se succédaient ; en vain, lorsque je t'appelais, l'écho seul répondait à mes cris ; mon cœur me disait que tu ne laisserais pas mourir ta jeune fiancée, et, vois-tu bien, mon cœur ne m'a jamais trompé..... » Léopold, étonné, allait la tirer de son erreur, lorsque le berger lui dit bien bas que cette pauvre fille, délaissée par un jeune seigneur français, avait perdu la raison, et qu'elle venait, tous les soirs, près du tombeau de Cécilia attendre son amant qui lui avait promis de revenir. Maria, prenant la main de Léopold, la serrait avec force, et l'entraînant vers le banc qu'il venait de quitter : « Viens, lui dit-elle, en le regardant avec amour, viens sur ce banc, témoin de nos derniers adieux, de tes derniers sermens. » Léopold, craignant d'irriter son imagination frappée, la suivait en silence, et ne pouvait cacher l'impression que ses discours lui faisaient éprouver. « Écoute, cher Édouard, reprit-elle avec force, c'est demain que nous devons nous unir, tout est prêt pour la cérémonie, j'ai tressé moi-même la couronne virginale ; mes jeunes amies préparent des guirlandes de fleurs ; quelques jours plus tard, au lieu d'un autel tu n'aurais trouvé qu'un tombeau... Mais le jour du bonheur est arrivé, désormais tu ne me quitteras plus... Réponds-moi donc, mon doux ami ; hélas ! tu n'as pas l'air si heureux que moi ; pourtant, ton regard est tendre, et ta voix est émue. »

Que Léopold se trouve à plaindre d'être forcé de détruire l'illusion qui rend un instant le bonheur à l'infortunée Maria ! mais peut-il chercher à entretenir une erreur qui lui causera une douleur plus affreuse au moment où elle se dissipera ?...

Lorsqu'il assure à la jeune fille qu'il n'est point l'heureux mortel qui a touché

son cœur; que, fier d'une aussi grande félicité, il l'aurait préférée aux brillants plaisirs du monde, aux faveurs de la fortune, elle pleure, elle sanglote. En voyant cette agitation terrible, Léopold, dont l'émotion croissait à chaque instant, ne pouvant résister au mélange de douleur et de joie qui se peignait tour à tour dans les yeux de cette malheureuse amante, prit ses mains dans les siennes, les posa sur son cœur, et lui dit tendrement : « Oui, je t'aime, mais je ne suis pas Édouard; ah! jamais je n'eusse voulu déchirer ton ame! je ne suis pas Édouard, mais je le verrai, je l'amènerai près de toi, et tu seras heureuse. — Tu n'es pas Édouard? lui dit Maria en soupirant; et toi aussi tu trouves des paroles amères qui vont briser le cœur, et troubler la raison; ne suis-je pas ton épouse? n'as-tu pas fait préparer la maison de ta bien-aimée?... »

Léopold ne put retenir quelques larmes; jamais femme, depuis qu'il avait quitté sa patrie, ne lui avait causé une si forte émotion. Il cherche doucement à lui persuader qu'il connaît son ami; qu'il va bientôt retourner en France; que si elle veut lui donner une lettre pour celui qu'elle aime, il reviendra la prendre le lendemain, et qu'instruit de sa douleur, son fidèle Édouard accourra s'unir à sa chère Maria. « A la bonne heure, reprit tristement la pauvre fille, voilà ce qu'il ne m'ont jamais dit, les cruels qui voulaient nous séparer; ils me répétaient sans cesse : il est parti, c'est pour toujours; console-toi, pauvre infortunée, car il ne doit plus revenir... Ah! je ne le croyais pas, et je l'attendais encore.... mais je vais lui écrire; en t'écoutant, j'ai retrouvé du courage, car toi tu es bon, et tu m'as consolée. »

En achevant ces mots, elle prend le bras du jeune pâtre, que Léopold avait prié de rester pour la reconduire, et marchant à pas précipités, elle s'éloigna, non sans regarder bien des fois celui qui vient de verser le baume salulaire de l'espérance

sur les blessures de son cœur. Elle est calme et respire plus librement, et Léopold l'avait déjà perdue de vue qu'il entendait encore sa douce voix murmurer *adieu... demain...* et l'écho fidèle lui répétait aussi *demain*.

Non, ce n'est pas en arrachant tout d'un coup le bandeau qui couvrait les yeux d'un infortuné, qu'on parvient à cicatriser les plaies amères de son ame. On les irrite, on les envenime au contraire, et la mort devient alors le seul remède. Ah! laissez-le espérer, craindre, douter et espérer encore, et le tems, au milieu de ces pénibles combats, apportera peu à peu un léger adoucissement à ses peines, le tems les guérira peut-être! pour les souffrances morales et physiques c'est un grand maître, c'est le médecin de la nature.

Léopold quitta ces lieux avec tristesse, le souvenir de la pauvre Maria était gravé dans son cœur. Il se dit amèrement : c'est une victime de la légèreté, peut-être même de l'ambition d'un de mes compatriotes; ah! qu'il vienne jouir de son ouvrage! qu'il s'applaudisse de son triomphe, la victoire n'est-elle pas complète?...

Le lendemain Léopold revint, comme il l'avait promis, chercher la lettre de l'intéressante Maria. Il calma tout-à-fait son imagination, en l'assurant que son amant, retenu par des parens ambitieux, reviendrait dès qu'il serait libre, parce qu'il ne l'avait pas oubliée, et la laissa heureuse et tranquille. Une touchante pitié, un intérêt vif le ramenait souvent vers les lieux où il avait rencontré la jeune Italienne, mais plus souvent un sentiment de délicatesse le faisait retourner sur ses pas, car il craignait de troubler encore le repos de cette infortunée; cependant, il apprit du pâtre du mausolée qu'elle était calme et résignée, et qu'elle ne parlait plus que de l'aimable voyageur qui devait lui rendre son Édouard; que quelquefois, cédant aux douces instances de ses jeunes compagnes, Maria partageait leurs innocens plaisirs, et que ce léger

changement avait rempli le cœur de ses parens d'espérance et de joie.

Aujourd'hui Maria a entièrement recouvré la raison, elle ne conserve plus qu'un souvenir mélancolique de son amour, et vers le soir on entend sa voix touchante répéter dans les ruines cette romance qui répond à la situation de son ame.

1^{er} COUPLET.

To m'aimeras, ô ma douce Marie !
Disait Édouard, constance est dans mon cœur.
Je lui jurai d'aimer toute la vie,
Car je croyais qu'amour était bonheur.

2^{me} COUPLET.

Je me trompais, las ! il n'est que folie ;
Eh bien ! pourtant regrette douce erreur,
Où te regrette illusion chérie
Qui doucement faisait battre mon cœur.

3^{me} COUPLET.

Ah ! qui croirait qu'une si douce flamme
Que nourrissais avec tant de plaisir,
Était poison dont j'enivrais mon ame.
Plutôt qu'aimer il vaudrait mieux mourir !

4^{me} COUPLET.

Il a troublé le repos de Marie,
Secret ennui doit agiter son cœur :
Car pour celui qui trahit son amie
Il ne doit plus exister de bonheur.

M^{me} ÉMILIE MARCEL.

Littérature.

CONFIDENCES, poésies par M. Jules Lefebvre *.

M. Jules Lefebvre a commencé à prendre rang parmi nos poètes vers 1822. Tandis qu'avec une aisance séduisante, Lamarline s'élançait aux plus hautes régions qu'on eût tentées jusqu'alors, l'auteur des *Confidences* méditait ses premiers poèmes, s'appliquait aux langues et aux littératures étrangères. Tout ce qu'il y a de poètes anglais, allemands, italiens et espagnols, lui était familier. Nul n'avait tant lu ni mieux lu que lui.

* Chez Dupuis, rue de la Monnaie.

Cependant la critique qui s'attache à tous les talens, et scrute les œuvres les plus intimes de la pensée, accuse M. Jules Lefebvre de manquer de certaines qualités. « Il est de ceux, dit-elle, qui sentent mieux qu'ils ne rendent, qui possèdent et gardent plus qu'ils ne donnent. Son palais intérieur a de grandes richesses amoncées. Les chambres du milieu ont à leurs parois des peintures émouvantes qui ne demandent que le jour du soleil pour se manifester aux yeux ; mais les vitres par où le jour pénètre, et à travers desquelles il nous est permis de regarder, ces vitres sont ternes et grises, elles ne nous laissent saisir que des reflets brisés et des lambeaux. L'œuvre du poète, comme la maison du Romain, doit être de cristal, afin que rien n'y dérober jamais la pensée. » — M. Jules Lefebvre est aussi un poète qui exagère les expressions étranges de la pensée au-delà des bornes de la nouvelle école. Cependant son ouvrage est semé de jolis morceaux qui plaisent à tous ceux qui aiment les vers, et surtout les vers d'amour. Nous citerons une partie de la pièce intitulée *Déception*.

Quoique bien jeune encore j'ai long-tems, loin du bruit,
Des langages du monde interrogé la nuit,
Et, de leurs mines abstraites explorant les merveilles,
Ma lampe curieuse a pâli dans les veilles :
Mais lorsque sous mes pas, mon lumineux secours
Des sentiers de l'étude éclairait les détours,
Je n'ai pas de la gloire, évoquant la richesse,
Vu son manteau de pourpre en cacher la rudesse.
Quand je l'ai courtisée aux dépens des plaisirs,
C'était toujours plus haut qu'aspiraient mes desirs :
J'espérais, caressé par de plus doux mensonges,
Autour de son fanal attirer d'autres songes,
Et de l'amour si prompt à changer l'univers
Captiver l'inconstance attentive à mes vers.
Si je voyais alors, comme une ombre voilée,
Une femme, le soir, passer dans ma vallée,
Dieu ! que j'aurais voulu, dans mes jeunes transports,
Contre un de ses soupirs échanger mes trésors,
Prosterner à ses pieds ma savante richesse,
La combler de talens, sans troubler sa paresse,
Et de ma solitude aljurant la rigueur,
Instruire son esprit, pour atteindre à son cœur !....

Album.

Après la rentrée de M^{lle} Taglioni à l'Opéra, nous avons eu celle d'Adolphe Nourrit, puis la reprise d'*Ali-Baba*. Elle a eu lieu mercredi dernier, en présence d'une nombreuse assemblée qui se renouvela sans doute encore plus d'une fois. La partition de M. Cherubini a été de nouveau souvent applaudie.

—La Comédie-Française a fait sa clôture afin d'abandonner la salle à M. Chevalier et aux peintres que cet artiste a rassemblés pour décorer de nouveau ce temple tragi-comique. On pense que la réouverture ne pourra avoir lieu que dans les premiers jours d'octobre.

—M^{me} Jenny-Vertpré quitte le Gymnase Dramatique le 1^{er} octobre prochain, pour commencer une tournée départementale. Elle se rend d'abord à Valenciennes.

— Dans cette immense collection de *pont-neufs* qui amusèrent nos aïeux, il y en avait force piquans contre les dames de la cour, contre leurs maris, contre leurs amans; c'était une commode façon de se venger, plus sûre peut-être en même tems que le fer ou le poison. Un couplet a souvent causé plus de mal que cent coups de poignard. Deux jeunes auteurs, MM. Aycard et Emmanuel, ont été choisis dans cette encyclopédie celui-ci, qui fut fait à l'intention de M^{me} de Boufflers, devenue depuis la maréchale de Luxembourg :

Quand Boufflers parut à la cour,
De l'Amour on crut voir la mère;
Chacun aspirait à lui plaire,
Et chacun lui plut à son tour.

Le dernier vers est une variante honnête. Ce quatrain est chanté par un jeune officier fort candide en présence de la maréchale qu'il ne connaissait pas même de nom, avant son union avec M. de

Luxembourg. De là grand scandale, profits manqués, car le jeune homme est amoureux d'une nièce de ces illustres personnages. Heureusement la petite personne a de l'esprit, de la malice; elle a bientôt ramené la paix dans la demeure de ses parens, et obtenu, comme preuve de dévouement de sa part, le mari qu'elle désirait avoir depuis long-tems et qu'elle aimait. Cette pièce est faite avec autant de goût que de délicatesse. Le rôle de la jeune femme est parfaitement joué par M^{me} Thénard.

—Les concerts d'été vont se métamorphoser en concerts d'hiver. Déjà le bataillon musical de M. Musart a ployé ses tentes et transporté son bagage au Vauxhall de la rue de Bondy; puis l'on annonce que le bazar de la rue Montesquieu, fermé depuis quelque tems, pourrait bien devenir un magnifique jardin d'hiver où un immense orchestre, dirigé par des maîtres habiles, appellerait pendant quelques instans, chaque soir, tous les dilettanti de la capitale. Qu'Apollon soit en aide à ces dignes fournisseurs de nos plaisirs!

—Le drame de M. Victor Hugo que l'on va donner au théâtre de la Porte-Saint-Martin, a déjà eu trois titres : *la Sanglante Marie*, *Marie d'Angleterre*, et *Marie Tudor* ou *Souvent Femme variée*. Le dernier paraît devoir demeurer à l'ouvrage.

— Les habitans de Madrid ont une grande passion pour le théâtre, et cette passion est d'autant plus vive, qu'il leur est moins possible de la satisfaire, en raison de la petitesse des salles. Si le nouveau théâtre, près le palais du roi, venait à se terminer, chose dont on doute beaucoup à cause de la lenteur qu'on apporte à sa construction, il pourrait contenir en quelque sorte une partie de la population de Madrid. Les affiches de la comédie sont rédigées d'une manière tout-à-fait originale : elles commencent par louer la pièce, puis en rapportent les accidens

principaux ; le tout finit par un pompeux éloge du génie de l'auteur. Le théâtre del Principe est infiniment trop petit pour une capitale : il ne contient que 1,500 personnes ; il est sonore et d'une belle construction ; il est peint en blanc et or, et orné des bustes des poètes espagnols les plus renommés, entre autres Calderon, Lopez de Vega, Cervantes, Garcillasso, Ercilla et Tirso. Les dames vont au théâtre richement parées, et la majeure partie avec des mantilles. Les loges doivent toujours être louées, c'est-à-dire qu'il faut prendre une loge entière, comme en Italie. Il n'y a qu'une seule loge publique, et elle peut à peine contenir trente personnes. En compensation, il y a aux premières une grande place qu'on appelle *cazuela*, où peuvent aller les dames les plus distinguées. Dans les entr'actes ce lieu est presque toujours vide, parce que la plus grande partie des femmes vont faire des visites aux autres dames de leur connaissance qui sont dans les loges particulières ; plus ordinairement encore elles ne vont que jusqu'au corridor, où leurs amies les attendent. Souvent la *cazuela*, qui au premier acte est très-pleine, l'est moins au second, et devient presque vide au troisième. Le jeu des acteurs est en général très-animé ; les costumes sont assez exacts, et l'orchestre n'est pas mauvais. Les applaudissemens du public se manifestent par des cris éclatans. A la fin d'une pièce, deux danseurs, homme et femme, en costume andaloux, viennent exécuter le boléro, le fandango, ou le menuet fandango. Ces danses nationales ne manquent jamais d'électriser l'assemblée, pour peu que les danseurs aient de la grâce et de l'expression. Outre le

théâtre del Principe, Madrid possède celui de la Cruz. L'opéra italien se joue alternativement à ces deux théâtres. Les opéras en langue espagnole sont presque tous traduits du français et joués avec la musique française. Les salles de spectacle étant fort petites, et le prix des billets très-modique, il arrive souvent que la recette ne couvre pas la dépense. L'opéra italien est en faveur ; Rossini est le compositeur de prédilection. A Madrid il n'est presque pas de piano sur lequel on ne trouve la musique de Rossini. Le piano est maintenant cultivé jusque dans les classes moyennes. La guitare est presque délaissée, si ce n'est par les gens du peuple, qui sont en tous pays les conservateurs des vieux usages. On ne fait pas grand cas de la musique espagnole, qui du reste ne se distingue que par des airs nationaux et d'anciennes romances dont les mélodies ont un beau caractère. Les femmes de la société ne chantent que des airs italiens, à moins qu'elles ne soient priées de faire entendre quelques-uns de ces airs espagnols que le peuple a religieusement conservés.

PAR TROISIÈME BREVET D'INVENTION accordé à J. WERLY, fabricant de CORSETS sans coutures, seul dépôt chez M^{me} ALIX COUSIN, 20, rue Coquenard, faubourg Montmartre. Ces Corsets, d'un tissu fait en fil retors, composés de 24 baleines du haut en bas, offrent, sous beaucoup de rapports, de très-grands avantages, qui ne pourront être véritablement appréciés des dames que par l'usage qu'elles en feront. Le Magasin est ouvert tous les jours, le dimanche excepté, jusqu'à midi.

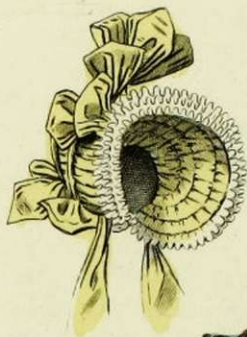
A ce Numéro est jointe la planche 1001.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au BUREAU du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S^t-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

15. Septembre 1833.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 1. près le passage de l'Opéra
 Capote en Soie de soie glacé. Chapeau en crêpe des M^{mes} de M^{me} Souriot
 rue Monsigny N.º 1. fichu en blonde double des M^{mes} de M^{me} Layan rue
 Vivienne N.º 13. Bonnet en blonde des M^{mes} de la Belle Anglaise rue de la Paix N.º 20.

Mess^{rs} S. & J. Fuller N.º 34. Rathbone Place London

Ayuntamiento de Madrid

15 Septembre 1833

N^o 1007.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o 2¹ près le passage de l'Opéra
Bonnet en blonde des M^{mes} de M^{me} Célane-Martin place Vendôme. Robe en
organdi brodée des M^{mes} de M^{me} Rambuc Boulevard S^t Denis N^o 19.

Mess^{rs} F. S. & N^o 34, J. Fuller Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid

